

MÉMOIRES COURTE

ET JE BRÛLERAI TOUS MES VAISSEaux

3-1- L'ANNÉE 1995, ANNUS FELIX

1995 sera l'année lumineuse de ma carrière neckerienne. L'invincible armada était là, piaffante, lancée à l'assaut du monde. Pratiquement tous mes collaborateurs et mes collaboratrices étaient déjà nationalement connus et la plupart avaient présenté au moins un travail international en premier auteur, souvent en anglais. J'avais réussi à occuper personnellement ou par délégation une place privilégiée dans toutes mes entreprises, y compris les plus folles. J'avais une vraie équipe hiérarchisée dans la souplesse, la clarté, l'honnêteté et l'ordre. Une vision aristocratique ne me faisait pas peur. Après tout, j'avais vibré à la lecture des exploits des chevaliers de la Table Ronde avec Lancelot et Perceval, des Trois Mousquetaires contre Richelieu, de d'Artagnan avec Milady interprétée par Mylène Demongeot, du Comte de Monte-Christo et l'Abbé Faria, sans oublier le Bossu de Jean Marais, Jean Valjean par Gabin avant Ventura, Fanfan la Tulipe par Gérard Philippe et Gina Lollobrigida, Biggles, Tintin et Simon Templar.

Mon premier assistant en date, Joël Chabriais, attaché à onze vacations nommé Praticien Hospitalier par rendu de 18 vacations (!), s'était émancipé dans l'univers de l'informatique médicale, mais sans appointment universitaire.

On m'avait fait attendre un an de trop pour nommer mon adjoint soi-disant pas mûr, Olivier Hélénon, au rang de Professeur des Universités-Praticien des Hôpitaux. On avait joué avec mon pronostic vital, en me refusant en 1993 l'aide hospitalo-universitaire qui m'était indispensable pour me décharger de la gestion d'une partie de mes fonctions nationales. Nul ne pouvait disconvenir de cette nécessité alors que j'atteignais l'âge de cinquante-cinq ans et que mon parcours répondait au cahier des charges de la haute fonction publique universitaire. Le problème venait de ce qu'on ne pouvait plus créer de poste à la demande en tenant compte d'abord des besoins. L'innommable ânerie qu'est le système de l'enveloppe fut imposée, à partir de la guerre du Golfe, sans nuances et comme un corset de fer, aux structures des hautes médiocraties publiques. Il fallait maintenant déshabiller un Paul déjà dépenaillé pour habiller un Pierre étrié en slip et soquettes. Le Doyen Philippe Even, qui avait dû faire face à la montée de la radiologie de Boucicaut-Laennec, n'avait tout bonnement plus de place pour moi. L'année précédente, à l'occasion du renouvellement quinquennal des fonctions de chef de service, j'avais rempli un gros dossier-réquisitoire, selon les normes de rédaction indiquées par le Ministère de la Santé ; il en avait embarrassé plus d'un. Il était clair que, si je n'avais pas satisfaction, je serais dans l'obligation, non pas de présenter une demande de démission pour qu'on me la refuse, mais de démissionner-point/barre. Gilbert Flatrès me raconta qu'il avait croisé Jean-Pierre Grünfeld, réélu à la

présidence du CCM, l'air concentré et tourmenté, « *Il faut que je trouve un moyen pour nommer Hélénon* », lui aurait-il dit d'une voix sépulcrale, alors qu'à l'évidence, il n'en voyait pas. Finalement, j'appris que le poste à créer résulterait de la fusion de trois postes de chef de clinique pris sur les effectifs des trois chefs de service de radiologie. Hélénon sera donc nommé sur son poste de chef, soit une opération blanche pour mon staff qui avait besoin d'être étoffé, une baisse pour la richesse de la radiologie française dont dépendait pour une grande part la qualité de la médecine du CHU censée former les meilleurs praticiens, et une aberration supplémentaire à mettre au débit de la maîtrise comptable des dépenses de santé touchant l'exemplaire service le plus « *cost-effective* » de l'AP-HP ! Très élégamment, mon collègue des Enfants Malades me susurrera d'une voix amère « *sa nomination nous aura coûté très cher* ». Merci, collègues ! qui prenez tant de plaisir à être complices d'une perversité que, naturellement, vous vouez à haute voix aux gémonies ! « *Nous avons perdu le pouvoir !* », geignaient-ils.

Avant son happy end, ce combat douteux m'avait plongé dans une immense fatigue faisant évoquer, en 1993, un « *yuppy's syndrome* », tant j'étais surmené ; nu sur la balance, j'atteignais presque le quintal ; la migraine était là tous les matins ; même le tout-récent Prozac n'euphorisait pas mes jours ; mes tranches de nuit faisaient plus de place à la rumination qu'au sommeil réparateur. Je décidai d'aller me soigner au Club Med de Phuket. Ce voyage en Thaïlande sera le seul de la décennie sans implication scientifique associée, Pendant trois semaines de rêve, où je vécus dans la seule compagnie de la clientèle asiatique et australienne du village, j'appris à chanter sur un écran de karaoké.

Depuis l'âge de ma prime enfance où ma mère me chantait Théodore Botrel « la maman du petit homme lui dit un matin », Paul Péri « t'as les yeux couleur pervenche, tu sens bon le jardin mouillé », Suzy Solidor « a nature boy », aussi bien que les comptines ancestrales « il était une dame tartine », la chanson m'a toujours accompagné, dans l'heur comme dans le malheur, pour m'en réjouir ou me les faire supporter. Gueuler sa haine avec Juliette Gréco, pleurer d'espoir déçu avec Edith Piaf et Jane Lapotaire, mourir de sentiments avec Jacques Douai et Alain Bashung, clamer son ambivalence avec Aragon et ses trois thuriféraires Léo Ferré, Jean Ferrat et Hélène Martin, régresser fœtalement avec Anne Sylvestre et Sylvie Vartan, voyager avec les voix québécoises et irlandaises, prier avec Louis Armstrong et Ella Fitzgerald, sangloter de bonheur avec Cora Vaucaire et Françoise Hardy, flirter avec Georges Brassens et Jane Birkin, frissonner avec Serge Reggiani et Charles Dumont, paillarder avec les Quatre Barbus et Serge Gainsbourg, américaniser avec les Chaussettes et Claude Nougaro, se fendre la gueule avec Jacques Dutronc et les Frères Jacques, se marrer avec Stéphane Goldman, Marie-Paul Belle et Michel Simon, fantasmer avec Barbara, Patricia Kaas et Bobby Lapointe, naturaliser avec Nino Ferrer, trioler avec Berger, Balavoine et France Gall, guerroyer avec Jacques Brel et Boris Vian¹... Qui se souvient de la chanson de Charles Trenet en hommage aux chanteurs du music-hall d'après-guerre n'a qu'une vision partielle du spectre francophonomaniaque de mon répertoire. Il faut aussi l'élargir aux Quatre Guaranis, à Maria Casarès, à Marlene Dietrich, aux Beatles, aux Beach Boys, à Brenda Lee, Janice Joplin,

1 Certains ne sont là que pour une chanson: Lio avec *Banani split*, Liane Foly avec *Soie*, Plastic Bertrand « *ça plane pour moi* »...

Ray Charles, Fats Domino, Yvan Rebroff, Oum Kalsoum... La liste ne sera jamais limitative!

Il ne faut pas s'attendre à une pléiade de choix de titres francophones dans les karaokés asiatiques. J'ai reçu une fois une rose offerte par une Japonaise d'un autre âge parce que j'avais chanté « l'Hymne à l'amour », seul air français disponible dans ce coin d'Australie. J'ai su m'adapter à la stupide version anglaise des « Feuilles Mortes », au Brel du « Plat Pays », au « Paris » de Francis Lemarque. Mais mes grands succès, ceux qui me propulsèrent au rang de star dans les réunions scientifiques à programme social libre à suivre, se trouvent dans « La Bamba » et dans « Let it be ». Je les avais trouvés à Sapporo dans un night-club où j'avais entraîné, loin du lieu du congrès WFAUMB'94, une quinzaine d'échographistes européens, aptes à se distraire en pintant des Asahi et du saké. Il y avait là une Italienne que je retrouvai quelque temps plus tard à Naples, lors d'un congrès d'échographie et qui m'invita à chanter. Il y avait un quintette de jazz qui m'inspira un scoop en matière de karaoké live. J'ai un faible pour « La chanson du scaphandrier », qui fut un must d'Eddie Constantine, du temps de Lemmy Caution. Je demandai le « la » au flûtiste, leur fis répéter et mémoriser les huit notes de la séquence musicale, instrument par instrument. La symbiose se fit sans difficulté et je pus chanter, accompagné à l'unisson, ce petit bijou d'humour doux-amer de Jean-René Caussimon sur une musique de Léo Ferré. On y prit du plaisir. Peu de gens étaient aptes à comprendre les paroles - le temps n'est plus où les Italiens cultivés étaient meilleurs francophones que les Français - mais ils aimèrent le moderato cantabile de la prestation. J'aurai l'occasion de refaire ce numéro dans une tout autre ambiance à Pékin, dans un karaoké-club sans électronique, avec un seul flûtiste chinois comme accompagnateur, avec une émotion partagée avec l'ubiquitaire Japonais Hosoyasan de chez Hitachi, éternel complice de mes périples asiatiques, grand amateur de karaoké et de shabu-shabu.

J'avais aussi, cette année-là, trois chefs de clinique de choc, Xavier Belin, Philippe Melki et Karen Kinkel, chacun à la tête de projets bien ficelés et déjà occupés à se former des élèves. Elisabeth Attan était sous ma direction à Corentin Celton où elle suait sang et eau sur un mémoire de DEA qui comportait une longue expérimentation « à la paillasse » alors qu'elle était allergique au poils des lapins ! Jean-Michel Corréas finissait son parcours initiatique de chercheur patenté chez Sonus Pharmaceuticals, dans la banlieue de Seattle. J'avais cinq attachés-consultants et des attachés non titrés mais tous traités avec égards : François Cornud, « Rino » Ramella, Corinne Swzagier-Uzzan, Liliane Rotkopf, Lyliane Dumontier, Olivier Boëspflug, Claire Matuchansky, Hélène le Guern qui nous apportaient l'air de la ville et de la province ainsi que l'esprit œcuménique, si importants dans l'éducation des internes. Juan-Manuel Vinas faisait le joint avec la médecine politique au Ministère de la Santé.

J'avais également - *last but not least* - des attachés à onze vacations, tous d'origine étrangères mais tous assimilés. Hélas, je n'avais pas pu titulariser Mourad Souissi, malgré l'unanimité sur sa compétence irréprochable et son irremplaçabilité. Tunisien de naissance, frère d'un ancien ministre de Bourguiba, naturalisé Français, l'un des mousquetaires de Boucicaut, qui n'avait d'autre ambition noble que celle d'être capitaine et non pas calife à la place du calife, allait devoir retourner dans son pays natal, choix forcé négatif pour Necker - mais positif pour son pays comme pour lui. Du coup, son alter ego apparent, en fait complémentaire, Khaled Hamida prendra du galon. J'essayerai en vain de le titulariser PH

plein temps à Necker. Ils étaient tous les deux de parfaits Français, en butte à l'aveuglement des extrémistes - et les très nombreux jocrisses du centre politique gauche-droite - arabophones. Je vis un soir arriver un homme terrifié qui me rappela soudain les condamnés à mort à brève échéance de la Mitidja, en 1958. Ahmed Khairoune, un Algérien d'une grande droiture, musulman pratiquant mais pas sectaire, aimé et respecté de ses collègues normands, bretons, parisiens, juifs, creusois, méridionaux du service, allait être obligé de retourner *becif fissa* dans son douar d'origine, expulsé sans autre forme de procès. Ahmed Khairoune ne se faisait aucune illusion : il aurait droit au sourire kabyle dès son atterrissage à Alger. Dès lors, je me mobiliserai de plus en plus violemment, en allant témoigner viva voce de l'aberration nationale, lors d'une réunion tenue à l'Unesco² et où était présente madame François Mitterrand aussi digne que silencieuse. C'était l'époque de la pire abjection raciste de la fin du siècle, que Jacques Chirac comme Lionel Jospin arrivé aux affaires essayeront de neutraliser, aidé en cela par le succès français au Mondial du foot de 1998. Il en résultera une détente qui sauvera Khairoune de son anti-exil et permettra à Hamida, citoyen français marié à une cadre française et père de trois enfants français, de ne plus avoir à me dire un autre jour de colère « *Votre pays* ». Mon beau pays qui est toujours le sien, maintenant qu'il est radiologue plein-temps à l'hôpital de Rodez.

J'avais eu la chance de recevoir des candidatures de grande qualité en provenance de pays qui ne relevaient pas de la source maghrébine, autrefois Française. Il me faudrait faire l'éloge de Sameh Hanna, fleur de l'élite égyptienne, d'une grande modestie, aux talents multiples. Il m'invitera à faire partie de son jury de thèse au Caire, en décembre 1991, quand il fait très froid la nuit. Il voulut me faire monter sur un dromadaire, malgré ma réticence. Je basculai vers l'arrière quand il leva son imposant arrière-train, puis me retrouvai projeté vers l'avant à la vitesse d'un obus, lorsqu'il leva ses pattes avant. Le guide et Sameh n'eurent que le temps de faire un lit de leurs deux bras pour me recevoir en douceur après ma boucle complète. J'étais passé de justesse à côté de la rupture du cou et la petite voiture. À cette occasion, les Egyptiens, très désireux d'être consacrés internationalement, voulurent m'honorer d'une visite privée du Musée du Caire, guidée par la conservatrice la plus titrée. Je n'échapperai pas à la question de savoir quelle momie de reine était l'objet de la plus grande fierté du Musée ; bien entendu, le nom de Nefertiti, symbole statufiée de la beauté absolue, jaillit de mon gosier, à la grande consternation de ladite guide ; le Président Giscard d'Estaing, lui, avait su lui répondre d'emblée qu'il s'agissait de Nefertari, l'épouse de Ramses II. L'autre Égyptien, Fadel El Rody, adoré de tous, m'avait suivi depuis Boucicaut. Marié lui aussi avec une Française, il fera lentement son chemin pour finir chef de service de radiologie de l'Hôpital de Fontainebleau J'aurai la chance de participer à la formation de deux radiologues libanaises, également considérées comme des assistantes temporaires. Lina Ménassa et Hanan Sherif. Un Syrien, Chakib Bacha, avait complété l'équipe et œuvrait pour assister Olivier Hélénou.

Lors de mes voyages au Pérou, j'avais rencontré Jorge Velasquez-Pomar, qui avait

2 J'ai rencontré Khaled Hamida à Rodez, le 25 mars 2009. Nous avons évoqué cet épisode. Selon lui, la réunion eut lieu à l'Assemblée Nationale, sous l'égide de la Ligue des Droits de l'Homme. Dont acte. Mourad Souissi l'a rejoint il y a deux ans pour exercer les fonctions de PH de radiologie à l'hôpital de Rodez.

obtenu une bourse pour étudier la bactériologie avec Patrick Berche, successeur des Pasteuriens Michel Véron et de Léon le Minor. Il s'était marié juste avant son départ avec Anarosa Venegas Ratto qui voulait devenir radiologue. Elle s'inscrit au certificat d'études spéciales de radiologie de Paris V, officiellement le Diplôme Interuniversitaire de spécialité ouvert aux seuls étrangers. Elle ne parlait pas français à son arrivée. En quelques mois, elle obtiendra le premier certificat de radiologie et accouchera d'une petite Barbara dont ma femme sera la marraine et moi le parrain. J'avais été frappée par l'ardeur au travail des quatre stagiaires, Anarosa la Péruvienne, Adelilah Smihi, le Marocain, Rukhsana Begum, la Bengali, tous brillamment reçus. Anarosa sera la seule à rester plusieurs années en France, dont une passée à Corentin Celton avec Elisabeth Attlan et une autre à Saint-Louis. A son pot de départ pour le Pérou, elle se verra offrir une panoplie de dessous galants cramoisis de chez Sonia Ryckiel. Cela n'arrive qu'aux bien-aimées des Français. Smihi retournera au Maroc,



Rukhsana émigrera au Canada, non sans m'avoir gratifié d'un « *I respect you* » qui voulait tout dire sur ma façon d'accueillir les étrangers.

Je recevrai cinq années durant des manipulateurs de radiologie de nationalité thaïlandaise. Ils s'apparentait plus à des radiographes à l'anglaise qu'à leurs collègues français. Le premier se dépassera en devenant titulaire du DEA d'imagerie médicale et en poursuivant une brillante carrière en France. J'ai gardé un souvenir ému de la délicieuse Ladawan, de l'hôpital de la Police de Cheng Mai, qui aurait tant voulu me conduire à son village natal perdu dans les collines à la frontière avec le Laos. J'aurais bien voulu déférer à son désir, mais c'était impossible. « *J'aurais voulu être médecin sans frontières, mais je ne supporte pas la chaleur* », réplique Michel Blanc dans un film dont j'ai oublié le titre. Aventurier oui, sûrement ! mais dans les villes seulement. « *Au fond, me dit un jour ma mère, tu n'es qu'un*

On trouvera ici un hommage à ceux et celles qui m'ont accompagné pendant mes fonctions de chef de service à l'hôpital Necker. L'année 1995 me démontrera combien le Capitole est proche de la Roche Tarpéienne alors que la bêtise s'abattait pour détruire ce qu'il y avait de meilleur dans la radiologie parisienne, côté Rive Gauche.

bourgeois ». Oui et non, mais j'avais passé l'âge de Fabrice del Dongo à la bataille de Waterloo. Le désastre de ma traversée du Niger au Togo en 1983 m'avait édifié sur mes incapacités à devenir un autre Savorgnan de Brazza. Si un nouveau Stanley devait rencontrer le Dr Livingstone Moreau, ce ne serait pas sur les rives du Zambèze.

Moi-même, j'avais fait des percées décisives durant cette année 1995. Mes actions internationales s'emboîtaient les unes dans les autres comme dans un jeu de Lego. Cela s'avérait moins difficile car je pouvais me faire accompagner de mes collaborateurs. Ainsi, avais-je pu emmener Karen Kinkel avec moi, à Kuala Lumpur en Malaisie, où elle présenterait nos travaux scientifiques lors de l'Asian-Australasian Congress of Radiology, pendant que moi j'irai disputer une partie serrée avec l'ExCom de l'ISR. Une hécatombe marquait le destin de l'ISR en ces temps-là. Le Suisse Walter Fuchs venait de mourir soudainement d'une hémorragie cérébrale. Son compère Joachim Burhenne, le Canadien de Vancouver qui avait eu tant de mal à s'entendre avec le nouveau Président Lenny Tan et aurait dû être l'inspirateur de la nouvelle ISR, enfin débarrassée de la radiothérapie, l'avait devancé de peu dans la tombe. Avec eux disparaissaient des acteurs-témoins des plus prestigieux de l'histoire des trente dernières années de la radiologie internationale. J'étais rentré dans le Comité Exécutif lors de l'ICR'94 à Singapour, à la demande expresse du trésorier Joseph Marasco, qui allait devenir le « parrain » de l'ISR, soutenu par Lenny Tan. Sa démarche contrariait les plans de la radiologie française qui aurait souhaité y mettre un autre représentant mais le pressenti manquait d'expérience et insécurisait les autres membres de l'ExCom, neutres ou favorables à ma récupération. Maurice Tubiana, malade à l'époque, n'avait pu s'y rendre pour être honoré à la fin de son mandat de Président, acquis pendant que nous étions ensemble en train de préparer ICR'89. Comble de malheur, le nouveau President-Elect qui aurait dû planifier les aventures asiatiques à venir de l'ISR, qui nous plaisait à tous, le neuroradiologue de Toronto, Derek Harwood-Nash, venait de mourir brutalement à son tour, juste après avoir accepté l'offre de la RSNA de rejoindre ses rangs. Voilà qui changeait tout. Ce qui aurait dû n'être que le prétexte à un voyage exotique vaguement politique du type « le congrès s'amuse », devenait une partie de bridge de la plus haute importance. On notera d'emblée que le successeur désigné de Derek, Anne Osborne de l'AFIP, ne nous avait pas rejoints, sans donner d'explication.

La partie pouvait commencer avec une première donne dont l'enjeu était d'élire un President-Elect. Je posai ma candidature et fus immédiatement contré par le trésorier Joseph Marasco et le secrétaire-général Finlandais Carl-Gustav Standerskjöld-Nordenstam. Les jeux étaient faits d'avance, je le savais : je fus donc battu par Joseph Marasco. Ils se trouvèrent en fait piégés, car je contre-attaquai sur le champ en posant ma candidature au poste de Trésorier. Dans leur scénario de chaises musicales, ils avaient oublié que les statuts ne permettaient pas le cumul des fonctions de président et de Trésorier. Navrés mais beaux joueurs, ils m'intronisèrent dans cette fonction-clé, puisqu'elle m'ouvrait les comptes de l'ISR, dont celui qui était alimenté par la donation d'Antoinette Béclère à Walter Fuchs. WWWOOOOAAAWWHH !!! Le trésor n'était plus en Suisse, il avait été transféré à Washington D.C.

L'année précédente, lors de la réunion annuelle de l'ExCom à Chicago, fin novembre, durant l'été indien, nous avons eu à prendre plusieurs décisions graves pour l'avenir. La principale touchait le site à choisir pour la tenue du Congrès ICR devenu biennal, donc en 1996. Trois postulants s'affrontaient. L'Inde pour New Delhi, tenace dans son espoir, toujours menée par , toujours handicapée par son passif politique, religieux, social, industriel, n'avait aucune chance. De même l'Égypte, malgré tous les efforts de séduction de son leader El Melighi en direction vers l'Italien Dalla Palma et moi : la guerre du Golfe était trop récente et l'antisionisme trop militant malgré Sadate. Tout le monde voulait aller en Chine Populaire, à Pékin plus précisément. On accepta donc le projet présenté par Dai Jin Ping, un radiologue aussi pittoresque que futé, formé à l'imagerie à Harvard. En fait, il avait été plus un sollicité compréhensif sous influence nord-américaine qu'un véritable demandeur. Puisque *On* le voulait, il voulait bien se plier aux désirs d'*On*, mais il lui manquait le savoir faire. Le bruit filtra à Kuala Lumpur selon lequel Anne Osborne était en fait à Pékin au même moment, en



train de s'approprier le programme d'enseignement monopolisé par l'AFIP qu'elle dirigeait. C'était, me sembla-t'il vite aussi, le désir de Lenny Tan, subjugué par l'aura charismatique de cette femme blonde, belle comme le jour et avenante, image qu'elle avait su propager dans toute l'Asie Orientale. Nul n'ignorait qu'elle et son mari - officiant à l'Université de Salt Lake City, capitale de l'Utah fondée par les Mormons - pratiquaient avec ferveur cette religion, spécialement attractive aux yeux des Asiatiques du fait de l'optimisme de la rédemption post-mortem de l'âme des pauvres pêcheurs humains qu'elle promet, de ses compromis polygamiques et sa propension au mercantilisme. Je ne l'avais toutefois jamais rencontrée, sauf pour me faire poliment éconduire quand j'avais voulu incorporer deux de ses jeunes

On trouvera ici un hommage à ceux et celles qui m'ont accompagné pendant mes fonctions de chef de service à l'hôpital Necker. L'année 1995 me démontrera combien le Capitole est proche de la Roche Tarpéienne alors que la bêtise s'abattait pour détruire ce qu'il y avait de meilleur dans la radiologie parisienne, côté Rive Gauche.

disciples dans ICR'89, pour elle une jean-foutrierie à fuir comme la peste. Il me fallait voir cela de plus près par moi-même car, à l'évidence, l'ISR serait vite mise devant des faits accomplis, dont l'exclusion de l'Europe Occidentale.

Je n'eus pas trop de mal à obtenir de l'ExCom l'autorisation de me rendre en Chine. Carl-Gustav me signa un ordre de mission en règle. Je me rendis à l'Office Central de la compagnie Malaysian Airlines pour acheter un billet d'avion. Il me fallait une lettre d'invitation d'une autorité chinoise reconnue pour que je puisse débarquer à Pékin. Je l'avais, mais pas spécialement celle qu'on attendait. J'avais emporté avec moi un dossier dans lequel figurait une invitation du Président du Congrès de l'AFSUMB'95 à me rendre en Chine pour y présenter mes travaux scientifiques durant l'été à venir dans cette même ville. On y vit que du feu. Je pris donc l'avion en première classe, ce qui me permit de descendre dans la vague de



tête des voyageurs vers le contrôle de police. Dai voyageait en classe économique sur le même vol avec sa délégation. Il ne pouvait pas m'échapper. Il me fit donc passer la frontière, grâce à son autorité d'apparatchik stipendié par l'ISR. J'étais donc en Chine, à Pékin, logé à d'un hôtel copie conforme du Rossia de Moscou, totalement pris en charge mes confrères chinois, hôte d'honneur du Congrès National de Radiologie. J'avais pour moi l'atout majeur d'avoir été l'un des grands administrateurs d'ICR'89 à Paris. J'étais donc compétent pour parler de l'organisation du congrès de Pékin de l'année suivante, donner mes opinions prospectives et formuler mes requêtes. Je rencontrai Anne Osborne, avec qui je sympathisai immédiatement et la réciproque fut vraie aussi. En toute candeur, elle avait crû que son rôle était de donner en exclusivité aux Chinois la totalité du programme de cours de l'AFIP. Que je m'occupe de donner une place équivalente à un programme international formé d'orateurs européens et latino-américains ne l'offusquait pas. Un consensus fut entériné lors d'un dîner officiel au

cours duquel je me trouvais assis à la droite du ministre de la Santé, le docteur Chang, qui parlait parfaitement le français, langue apprise quand il fut nommé à la tête d'une délégation chinoise auprès du gouvernement algérien après l'indépendance. C'était un petit homme fluët, comme s'il avait été le conducteur de pousse-pousse du Lotus Bleu toute sa vie, vêtu à l'occidentale avec une chemise à col ouvert.

Durant ce séjour de rêve mais bref, j'eus la chance d'être guidé par l'un des radiologues de Dai dans Pékin et nous allâmes passer un long temps sur la Grande Muraille qui me procura le même sentiment d'immensité métaphysique que celui que m'avaient inspiré le Temple de Delphes, les ruines de Volubilis et le Mur des Lamentations. Dai Jin Ping se révéla être un homme de grande qualité, notamment quand il me parla de la dureté de la vie des paysans. Il aurait bien voulu me faire visiter la campagne loin de Pékin mais je n'avais pas le temps. Avec mon billet rectifié, je pris le vol Air France pour Paris, dans le même état de béatitude émue que Tintin dans « le Lotus Bleu ». Après la Corée et le Japon, j'étais conquis par la Chine, contrée à laquelle j'avais longtemps pensé ne jamais pouvoir m'approprier.

(à suivre...)

On trouvera ici un hommage à ceux et celles qui m'ont accompagné pendant mes fonctions de chef de service à l'hôpital Necker.
L'année 1995 me démontrera combien le Capitole est proche de la Roche Tarpéienne
alors que la bêtise s'abattait pour détruire ce qu'il y avait de meilleur dans la radiologie parisienne, côté Rive Gauche.